



Canne, douleur séculaire Ô tendresse !

PAR RAPHAËL CONFIANT

Leurs mains, dont les paumes tannées ne se distinguent plus du dos, empoignent les tiges ravinées de sécheresse, dans des gestes d'une extrême douceur. C'est que la canne secrète tendresse et rancune. Elle balafre, gratelle, écorche, strie leurs rêves d'indélébiles marques - les déchiffrer est une Histoire - mais elle sait aussi tisser sa chevelure blanche argentée dans le vent pour faire chamader les cœurs. En son beau mitan s'élève le chanter amoureux du sucre, les quatre notes secrètes grâce auxquelles les champs à flanc de morne emparadisent l'air vibrant du matin.

Leurs visages semblent sculptés dans du basalte noir. S'y lit la tranquille détermination de ceux qui ne demandent ni faveur ni prébende au destin et c'est pourquoi chacun de leurs gestes est nourri d'une si parfaite précision. Ils savent l'art de plier la lame du coutelas jusqu'en son point de distorsion tandis que la meule crécelle comme au jour du Vendredi-Saint. Et ils ne sourient ni ne s'émeuvent ni ne s'indiffèrent. Etre à leur affaire, partir à l'assaut des bataillons serrés des cannes, telle est leur prochaine destination. Devant leurs yeux se donne à contempler (pour cela, il faut d'abord passer le coutelas derrière ses épaules et le tenir des deux bords) des étendues qui ne sont monotones et immobiles que pour l'étranger. Car la canne vit, chaque pied de canne vit, chaque touffe de canne crie la souffrance du Nègre tout en

exaltant - ô paradoxe ! - le futur : c'est le sucre roux qui glisse entre les doigts plus vite-pressé que s'il était prisonnier de quelque sablier et c'est l'élixir incolore qui chahute dans les colonnes à distiller sa chaleur fauve.

Avez-vous déjà pris la hauteur des amarreuses, ces femmes harnachées de hardes-cabanes, madrassées et chapeautées de bakoua, qui tissent des nœuds si savants, si élégantissimes, avec une prestance jamais égalée, aux paquets de canne qui jonchent les pièces à chaque avancée du jour ? Car, à force de rouler son compte rouler, l'heure court et les bras se lèvent, hauts dans le ciel, et ils frappent. Les muscles se tendent, les marjolles se crispent, les yeux se chinoient de sueur et de lumière exagérée - le soleil est sans manman, foutre ! - et la canne de tomber par terre. Sec. Dru. Les Nègres se gourment avec la canne sans regarder ni devant ni derrière. La couper est un grand combat. Un combat à la mort-à la vie ! Parfois, une amarreuse se statue, chapeau et coutelas baissés, déesse nocturne dans la flamboyance du jour et ses paumettes lui dessinent des yeux coquins. Ceux-ci transpercent le commandeur et sa hargne zélée, le géreur et ses manières de matamore, le béké à cheval ou en Jeep qui passe à la venvole dans les traces empierrées, soulevant des tournervirers de poussière rouge. Ces yeux disent, en mots tout simples : je suis là ! C'est leur manière à elles d'affirmer leur solitude.







